

Gérard D. Khoury. *Mémoire de l'aube. Chroniques libanaises*. Paris, Publisud, 1987, 378 p. + cartes.

Beyrouth, 1918 : un âge vient de s'achever (celui de la Mutasarrifieh, celui de l'ordre ottoman au Proche-Orient arabe), et le nouveau paysage humain et politique (celui du Liban moderne) n'est pas encore installé. En ce moment où rien n'est encore décidé, où plusieurs scénarios possibles semblent être étudiés successivement par un metteur en scène invisible et temporairement impuissant, la société continue à vivre, et chacune de ses composantes manifeste, plus que

jamais, sa personnalité, cherchant à infléchir dans le sens de ses ambitions les influences étrangères dont on sent qu'elles ne vont pas tarder à s'exercer.

On pénètre dans cette société libanaise en suivant deux Français, très différents l'un de l'autre, un militaire et un civil, issu de la meilleure société parisienne et déguisé pour l'heure en journaliste ; chacun va se trouver, grâce au « patronage » d'une famille libanaise, en position d'observer et de comprendre les lignes de force qui traversent cet espace, qui est essentiellement, dans le récit, un espace urbain, celui de Beyrouth. Deux familles emblématisent (plutôt qu'elles ne reflètent) la nature de la ville — mais également de l'arrière-pays, de par les attaches montagnardes de la famille maronite — et par les paroles, les attitudes, les sympathies et les refus affichés de ces deux familles, maronite et grecque-orthodoxe (au sein de chacune d'elles, d'ailleurs, des personnages représentent les tensions intérieures à la communauté : ainsi les maronites sont-ils partagés entre l'amour de la France, sentiment majoritaire et instinctif et le rêve panarabe, incarné par certains éléments intellectuels), par le discours également d'un membre éminent de la communauté druze, une pluralité de voix se fait entendre, polyphonie que l'auteur sait organiser de façon à rendre perceptible cette complexité d'une société en train de prendre conscience d'elle-même.

Le récit, au travers duquel se discerne l'oscillation encore hésitante de l'Histoire, progresse, selon un rythme qui se fait de plus en plus dramatique, d'un automne glorieux (celui de la victoire des Alliés en octobre-novembre 1918) à un été tragique (celui de 1920, qui voit, avec la bataille de Maysaloun, se décider le sort, par l'exclusion brutale d'une des éventualités dont le moment historique était porteur, celle du Royaume arabe) ; mais aussi, par-delà ce sentiment de jeu imprévisible du destin (exprimé par plusieurs des personnages), l'auteur sait nous donner les éléments de compréhension du jeu (très rationnel celui-là) que mènent, aux plans diplomatique et militaire, les diverses puissances intéressées au sort du pays, et d'abord la France, dont la politique d'hégémonie et le cynisme sont, paradoxalement, mieux reflétés par le personnage de l'aristocrate dandy et jouisseur que par celui du militaire, qui incarne au contraire l'idée d'une certaine pureté, mise au service des attentes du pays réel.

En deçà de l'Histoire, se déroule le cours très lent de l'imaginaire et de l'ordre des choses sociales et communautaires ; des perspectives sont ouvertes sur ces éléments plus profonds (touchant par exemple aux solidarités familiales) et la figure de la mère des enfants Ksour, Umm Youssef, les synthétise et leur donne vie. Le nom même qui est le sien, d'après celui du fils aîné, disparu dans l'inconnu de la guerre et d'une grande cause mystérieuse, évoque une troisième dimension, celle du mythe, de l'allégorie, représentée dans le corps même du livre par une histoire racontée aux enfants, étonnamment semblable à l'originel récit de la disparition et du retour glorieux de Joseph ; qu'il s'agisse des vicissitudes de la destinée d'un homme, d'une tribu, d'une nation, de l'ambivalence de la puissance féminine, ou encore des pouvoirs alternativement pernicieux et bienfaisants du despotisme, la fable inscrit ses significations

ambiguës dans le filigrane du roman et lui confère, par-delà les agréments du pittoresque et de la couleur (locale et historique), une plus grande densité.

LUC BARBULESCO